

Du mensonge à la mythomanie

Mario Touzin

Le texte ci-dessous est extrait du chapitre I du mémoire de maîtrise en étude littéraire présenté par Mario Touzin, « L'art de la bifurcation : dichotomie, mythomanie et uchronie dans l'œuvre d'Emmanuel Carrère », Université du Québec à Montréal, 2007, téléchargeable sur la base de donnée de l'UQAM au lien suivant : <http://www.archipel.uqam.ca/id/eprint/786>.

Il présente l'avantage de proposer un tour d'horizon, avec de nombreuses citations à la clef, des principales études publiées sur le mensonge pathologique et la mythomanie.

Philippe Vergnes

Introduction

[...]

De la mythomanie à l'uchronie

Dans la première partie de cette étude, nous aborderons la structure de ce personnage emblématique de l'œuvre de Carrère : le mythomane. Cette pathologie qu'est la mythomanie fut décrite pour la première fois en 1905 par l'aliéniste Ernest Dupré. Il estimait que, chez l'enfant, le mensonge est nécessaire au développement de la maturité et de la pensée. Ce n'est que si le mensonge persiste à l'âge adulte que se révèle un trouble du comportement. En d'autres mots, la mythomanie devient pathologique si elle perdure au-delà de l'enfance. Selon le psychanalyste Juan David Nasio, « tout mensonge emporte avec lui un désir¹ ». Celui du mythomane est d'être reconnu pour ce qu'il n'est pas. Comme s'il fallait se peindre sous les traits d'un autre pour s'accorder le droit d'exister. Nous verrons que cette conception de soi décrit bien Jean-Claude Romand, personnage principal de *L'adversaire*. Et c'est d'ailleurs cette figure du mythomane qui incitera Emmanuel Carrère à s'intéresser à son cas et, éventuellement, à écrire sur son sujet. Jean-Claude Romand s'est fait passer pour un médecin auprès des siens pendant près de 18 ans, cela lui confère le titre de mythomane par excellence.

Dans le premier chapitre, nous allons tenter d'expliquer ce qu'est la mythomanie. Quelle en est l'origine ? Quels sont ses liens avec le mensonge ? Qu'est-ce qui les différencie ? Comment se représente-t-on le mensonge dans la société ? Et quel est le paradoxe du mensonge à soi-même ?

Nous verrons également les multiples facettes du mensonge. Par la suite, nous aborderons la question du mensonge chez l'enfant et ses diverses caractéristiques. Et finalement, nous tenterons de répondre à deux questions fondamentales : d'une part, qu'est-ce que la mythomanie ? Et, d'autre part, qu'est-ce qu'un mythomane ?

[...]

Mario Touzin

¹ Juan David Nasio (sous la dir.), *Les grands cas de psychose*, Paris : Payot, 2000, p. 207.

Dieu dit à Moïse :
« Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain. »
Exode, 20, 16

Nous avons tous horreur du mensonge et nous le pratiquons tous. D'ailleurs, il semble que nous mentionnions en moyenne deux fois par jour. À croire que le mensonge, comme le rire, est le propre de l'homme ! En fait, rares sont ceux qui ne mentent jamais. Nous mentons chaque jour, de la façon la plus naturelle qui soit, et sans avoir pour autant la moindre intention de nuire. Bien sûr, on trouve toujours de bonnes excuses lorsqu'il s'agit de mentir. Nous le faisons pour une bonne cause, par exemple pour protéger autrui d'une vérité qui risquerait de faire mal ou pour ne pas peiner un interlocuteur, par sympathie ou tact.

Le mensonge est l'énoncé délibéré d'un fait contraire à la vérité, ou la dissimulation de la vérité (dans ce dernier cas, on parle plus particulièrement de mensonge par omission). « À autrui ou à soi-même, en gestes ou en paroles, le mensonge simule le vrai afin de dissimuler le faux² », précise Marcel Côté. Cela peut aussi caractériser un énoncé non sincère. Pour Paul Ekman, « la personne [qui ment] a l'intention délibérée d'en abuser une autre³ » Et, toujours selon lui, le mensonge revêt deux formes principales : l'omission et la falsification. « Dans la première, le menteur se contente de garder pour lui certaines informations sans rien dire de faux. Dans la seconde au contraire, il présente des contre-vérités comme si elles étaient vraies⁴. » Toutefois, dans cette seconde affirmation, il ne faut pas confondre mensonge et contre-vérité, car cette dernière peut désigner simplement des affirmations inexactes sans préjuger du fait que leur auteur en est conscient ou non. Car dire une chose fausse n'est pas mentir, quand on croit ou s'imagine dire la vérité. Comme le constate Marcel Eck, « Il n'y a pas de mensonge si la tromperie est inconsciente ; [c'est pourquoi] il ne faut pas confondre mensonge et erreur. Affirmer une chose fausse, qu'on ne sait pas être fausse, n'est pas un mensonge⁵. »

Pour mentir, il faut disposer de l'imagination qui construit la fable. En d'autres mots, il faut « connaître le réel et construire l'imaginaire⁶ ». Le menteur doit ainsi se servir de son

² Marcel Côté. « Narcisse et la philosophie : Le paradoxe du mensonge à soi-même ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1981, p. 50.

³ Paul Ekman, *Menteurs et mensonges : comment les détecter*, Paris : Pierre Belfond, 1985, p. 21.

⁴ *Ibid.*

⁵ Marcel Eck, *Mensonge et vérité*, Paris : Casterman, Coll. Feuilles Familiales, 1965, p. 42.

⁶ Jean M. Sutter, *Le mensonge chez l'enfant*, Paris : PUF, 1956, p. 9.

imagination pour construire son histoire pour qu'elle puisse être la plus vraisemblable possible. Il doit tout faire pour ne pas être pris à son propre jeu. Il doit prévoir tous les coups possibles du destin.

Si le menteur croit à la réalité de ses mensonges, en leur bien-fondé ou en leur durée alors qu'ils n'ont d'existence que dans et par l'imagination, nous nous approchons de la mythomanie. Comme le mentionne si bien Hannah Arendt : « Le mensonge est souvent plus plausible, plus tentant pour la raison que la réalité, car le menteur possède le grand avantage de savoir d'avance ce que le public souhaite entendre ou s'attend à entendre⁷. »

Nous pourrions affirmer que ce qui fait du mensonge une mauvaise action, ce n'est pas seulement qu'il soit faux, mais délibéré. Pour être plus précis, ce n'est pas l'énoncé qui fait en soi la gravité du mensonge, mais son intention.

1.1 Le mensonge à soi-même

Comment peut-on être victime d'une manipulation dont on est soi-même l'auteur ? Comment ne pas être conscient que, si nous mentons dans le but de bernier l'autre, nous nous bernons nous-mêmes ? Toutefois, la situation s'avère un peu plus complexe, car nous savons qu'*à priori*, le mensonge suppose en effet un trompeur et un trompé, le trompeur étant celui qui ment et qui, par définition, connaît la vérité qu'il cache et falsifie. Marcel Côté, qui a analysé en profondeur le paradoxe du mensonge à soi-même, explique que :

Le mensonge à soi-même est à la démarcation du conscient et de l'inconscient, de la raison et de l'affectivité. Certes, il est une conduite intentionnelle, se distinguant par là de la simple erreur ; mais, plus essentiellement encore, il est un refus inavoué de se rendre à l'évidence, un effort pour compenser une perception désagréable par une représentation plus conforme à l'idée que l'on se fait de soi-même et du réel⁸.

⁷ 6 Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence : essais de politique contemporaine*, Paris : Presses Pocket, Col. Agora, 1989 [1972], p. 12.

⁸ Côté, *op. cit.*, p. 3.

Le menteur a, par définition, la pleine connaissance de ses pensées et, par extension, de ses mensonges. Il peut bien se mentir à lui-même, mais il ne saurait le faire délibérément. Dans cette conception du mensonge, il y a, d'un côté, le moi qui ment et qui sait qu'il ment, et de l'autre, le moi à qui il ment, qui est trompé et qui ignore la vérité. Le menteur tend à « raisonner faux » et à se convaincre qu'il a raison tout en sachant qu'il a tort, afin de conserver l'image la plus valorisante possible de lui-même. Nous verrons dans le chapitre suivant qu'il en est de même pour tous les personnages de Carrère. Cette solution est celle que propose la psychanalyse en séparant le conscient et l'inconscient. D'une part, il y a le sujet qui croit ce que l'inconscient veut bien lui laisser croire ; et d'autre part, il y a l'inconscient qui dissimule ou modifie la vérité que la conscience ne pourrait supporter.

Selon Guy Durandin, le mensonge à soi-même relève d'un paradoxe et semble *a priori* absurde : « L'expression de mensonge à soi-même [...] comporte un aspect paradoxal [...], car si le trompeur et le trompé ne font qu'un, le second sera informé aussi bien que le trompeur de la réalité que celui-ci voudrait lui dissimuler, et il ne pourra donc pas être trompé⁹. »

Ainsi, le menteur connaît la vérité et il sait qu'il ment. Il le fait dans un but évident, celui de bernier autrui. Il va disposer des moyens nécessaires pour arriver à ses fins. Car il est clair qu'« il n'est pas de mensonge normal qui comporte son intentionnalité. Le mensonge sans intention précise est presque toujours un mensonge pathologique, une maladie¹⁰. »

Voilà la raison pour laquelle il est important de bien faire la distinction entre mensonge et mythomanie : le premier est volontaire, le second est pathologique.

1.2 Le mensonge chez l'enfant

Marcel Eck prétend que « l'enfant est assez facilement mythomane en dehors de toute pathologie. Dupré [en parle comme] d'une mythomanie normale de l'enfant¹¹. »

⁹ Guy Durandin, *Les fondements du mensonge*, Paris : Flammarion, 1972, p. 195.

¹⁰ Eck, *op. cit.*, p. 3.

¹¹ *Ibid.*, p. 112.

Un enfant qui ne ment pas ne sait pas se protéger et risque de devenir anxieux. La mythomanie, chez l'enfant, est nécessaire comme mode d'identification. « La mythomanie est en quelque sorte fondatrice de notre destin », dit Boris Cyrulnik, « un enfant qui ne rêve pas son avenir est condamné à vivre dans l'immédiat, donc il n'a pas de réalisation de ses désirs¹². »

1.2.1 Pourquoi l'enfant ment-il ?

Il y a plusieurs raisons qui peuvent inciter un enfant à mentir, et un besoin est rattaché à chacune de ces raisons. L'enfant peut mentir pour se valoriser, pour éviter une responsabilité ou, simplement, pour faire comme tout le monde. Mais Guy Durandin, dans son ouvrage majeur sur le mensonge, affirme que

La crainte des réprimandes est le motif le plus fréquent de mensonges chez l'enfant, parce que celui-ci se trouve dans un état de dépendance complète. Il est soumis, tant pour sa subsistance que pour son éducation, aux normes et à la surveillance de ses parents et de ses maîtres, et il vit sous le signe du permis et du défendu, de l'obéissance et de la désobéissance : or, toute désobéissance est passible de punition¹³.

Il y a également la mythomanie, mais il s'agit là d'un problème beaucoup plus profond qui résulte d'un besoin de reconnaissance. Selon Odile Dot, « pour les enfants, comme pour les adultes, la parole est un miroir : ce que nous disons reflète ce que nous sommes ou ce que nous aspirons à être. Tout langage articulé est chargé de vie. L'enfant, en parlant, se voit accomplir les actes qu'il évoque, exactement comme dans le jeu¹⁴. » Chez l'enfant, l'être et le paraître forment une véritable symbiose puisqu'il n'arrive pas à faire la distinction entre le réel et l'imaginaire. Lorsque l'enfant ment, il ne le fait pas dans un but néfaste, ce qui explique pourquoi ce qui choque l'adulte ne choque pas le tout jeune enfant. Il croit ce qu'il dit et il est convaincu que tous le croient. Ainsi « les enfants cessent de pratiquer cette mythomanie nécessaire le jour où leur réel se révèle plus avantageux que leur fiction [...] lorsque la réalité devient aimable, intéressante, voire amusante, alors la mythomanie perd son sens et son utilité¹⁵ ».

¹² Boris Cyrulnik interviewé par Hélène Mathieu. (2006). Boris Cyrulnik : « La mythomanie est fondatrice de notre destin ». Extrait le 8 novembre 2006, http://www.psychologies.com/lcfrnVarticle/c_article.cfm?id=2033

¹³ Durandin, *op. cit.*, p. 28.

¹⁴ Odile Dot, *Du petit mensonge à la mythomanie*, Paris : Marabout, 1985, p. 58.

¹⁵ Boris Cyrulnik, préface de *Le Bienfaiteur* de Philippe Romon, Paris : L'Archipel, 2002, p. 11.

L'enfant ignore le mensonge avant l'âge de 6 à 7 ans environ. Avant cet âge, il altère souvent, mais inconsciemment la réalité. Et il a du mal à faire la différence entre le réel et l'imaginaire. Il fabule et tout lui est possible, même les interdits. Ce n'est qu'après 7 ans que le réel prend le pas sur l'imaginaire. Avant, « l'enfant ne sépare pas le subjectif de l'objectif [...] C'est pourquoi [il] confond erreur et mensonge¹⁶. » À titre d'exemple, Jean Piaget a montré dans ses études sur de très jeunes enfants que ceux-ci jugeront mauvais le fait d'indiquer un chemin inexact à une personne qui s'est perdue, parce qu'on s'est trompé, alors que le fait de mentir à ses parents sur la réalité d'une note obtenue à l'école ne sera pas considéré comme mauvais si les parents ne découvrent pas qu'il y a eu falsification. L'enfant ne peut pas discriminer la réalité de la fable, et pour lui le mensonge est exclu¹⁷.

1.3 La mythomanie : représentation et interprétation

La mythomanie est une pathologie caractérisée par des mensonges chroniques. Ernest Dupré, fondateur du concept de mythomanie, définissait ce terme ainsi : « Tendance constitutionnelle à l'altération de la vérité, à la fabulation, au mensonge et à la création de fables imaginaires¹⁸. » La mythomanie est une forme de déséquilibre psychique caractérisée par des propos mensongers auxquels l'auteur croit lui-même. Le sujet élabore des événements et des actes qui n'ont jamais eu lieu. Il dit avoir été témoin ou acteur, et se décrit souvent dans une position avantageuse. En fait, la mythomanie s'avère être un type de mensonge pathologique dans lequel le sujet croit à la réalité de sa production créative imaginaire et agit partiellement ou complètement en fonction d'elle. Comme le précise Boris Cyrulnik, « n'ayant pas la force d'exister dans le réel, ils (les mythomanes) ne savent pas réellement qui ils sont, puisqu'ils ne s'identifient que par l'imaginaire¹⁹. » Par conséquent, le recours fréquent, voire permanent, aux mensonges est, pour le mythomane, le seul moyen de fuir une réalité qu'il ne peut accepter ou affronter sans souffrir. Il se donne ainsi l'illusion de changer cette réalité douloureuse.

1.3.1 Mensonge et mythomanie

¹⁶ Dot, *op. cit.*, p. 92.

¹⁷ Cf. Jean Piaget, *Psychologie et pédagogie*, Paris : Denoël, Coll. Foliol/Essais, 1988 [1969].

¹⁸ Ernest Dupré, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris : Payot, Coll. Bibliothèque scientifique, 1925, p. 235.

¹⁹ Cyrulnik, *op. cit.*, p. 17.

Il ne faut pas confondre le simple mensonge dont le but est, dans la plupart des cas, de berner autrui, et qui ne dure pas dans le temps, et la vraie mythomanie qui est une impulsion irréprouvable, apportant une grande satisfaction au sujet. Paul Ekman apporte cette précision :

Le menteur [...] agit avec l'intention de donner une fausse information. [...] Il a toujours le choix entre dire la vérité ou pas, et il connaît la différence entre les deux. Les mythomanes, qui savent qu'ils ne disent pas la vérité [...], sont incapables de maîtriser leur comportement [...] et ne sont pas conscients de mentir²⁰.

Alors que le mensonge normal est épisodique, motivé et proportionnel à son but, le mensonge pathologique est à la base de la fiction fantasmagorique du récit du mythomane. Si, avant Freud, la mythomanie pouvait être considérée comme un « vice punissable », elle est aujourd'hui, grâce à la psychanalyse, rangée au chapitre des perversions. Pour le mythomane, la réalité est vécue comme une menace. Le sujet s'invente un univers personnel susceptible de le protéger. Nous avons vu que, dans le mensonge, quelle qu'en soit la forme, la relation avec autrui conditionne la réalité même du menteur. C'est pourquoi, selon Marcel Eck, « la mythomanie est la tendance à satisfaire un instinct personnel mais plus encore à s'affirmer par un exhibitionnisme morbide en face des autres²¹. »

1.3.2 Mythomanie et psychiatrie

En psychiatrie, la mythomanie est une tendance au mensonge pouvant aller jusqu'à altérer durablement la vie sociale. Le mythomane ment souvent parce qu'il craint la réaction (de dévalorisation, par exemple) qu'entraînerait l'aveu de la réalité. Guy Durandin écrit que

La mythomanie traduit une organisation névrotique de la personnalité, qualifiée d'hystérique. Mais elle peut également être présente lors des troubles psychotiques. L'hystérie est un type de névrose entraînant des symptômes divers et causée le plus souvent par le refoulement consécutif au conflit œdipien²².

²⁰ Ekman, *op. cit.*, p. 20.

²¹ Eck, *op. cit.*, p. 117.

²² Durandin, *op.cit.*, p. 261.

La mythomanie est d'essence névrotique ou psychotique. Dans le champ des névroses, elle se retrouve dans l'hystérie. Les patients peuvent vivre partiellement ces histoires, mais conservent toujours un ancrage dans la réalité. Le délire mythomane est un délire construit, avec une logique interne qui n'obéit qu'à elle-même. Il se retrouve dans les psychoses paranoïaques. Le sujet oriente ses gestes et projets dans une seule direction, celle du thème de son délire.

Pour le psychiatre Serge Bomstein, « la mythomanie est une défense de l'organisme contre un sentiment d'infériorité et de régression²³ ». C'est sans doute pour cela qu'elle est si difficile à guérir : la fin du mensonge signifie le retour à un monde réel. Avec le mythomane, « on a affaire à des grands mystificateurs, des grands accusateurs, qui peuvent trouver des oreilles complaisantes et donner ainsi un grand rayonnement à leur mensonge si le contexte est porteur²⁴ ». Cette pathologie entraîne un handicap social dans le cas où le malade procède à des altérations mineures et crédibles de la réalité. L'aveu étant souvent accompagné de réactions négatives de l'entourage, la mythomanie tend à s'auto-entretenir.

La mythomanie est-elle innée ? Bien sûr que non. Les enfants mentent pour éviter une punition ou obtenir une chose refusée. C'est ainsi que naît le mensonge, celui, banal dont nous ferons tous plus ou moins usage durant notre vie. Mais le mythomane, par une sorte de décision de l'inconscient et pour éviter les frustrations, s'enferme dans un univers factice. En fait, pour lui, le réel et la fiction sont équivalents. Il y a une « jouissance » particulière dans la mythomanie : se faire croire à soi-même que tous ses désirs sont possibles. En fait, c'est un phénomène caractéristique d'une certaine phase du développement de la pensée du jeune enfant, qui raconte comme étant vraies des histoires imaginaires. Si à l'adolescence, le besoin de mentir se poursuit, il risque de se transformer en pulsion et de se développer en une pathologie, c'est la mythomanie.

1.4 Le mythomane : entre réalité et fiction

Fragilité, hyperémotivité, grande dépendance au regard d'autrui et exaltation des facultés de l'imagination : ainsi se dévoile, esquissé par la psychiatrie contemporaine, le portrait-robot du

²³ Sandrine Blanchard et Virginie Malingre, « La mythomanie, “cache-misère” et défense contre un sentiment d'infériorité », *Le Monde* (Paris), 15 juillet 2004, p. 6.

²⁴ *Ibid.*

mythomane. La mythomanie, en effet, peut aussi bien servir de mécanisme de défense pour un sujet angoissé en quête d'affection que d'outil visant à servir un projet qui peut, par exemple, être lucratif.

Nous employons bien souvent le terme de « mythomanie » dès que nous rencontrons une personne qui ne dit pas la vérité, qui amplifie les faits au gré de son imagination, mais cela ne veut pas dire systématiquement que nous ayons à faire à un mythomane. Selon Odile Dot, le mythomane relève d'un « trouble de la personnalité impliqu[ant] la création [...] de scénarios imaginaires développés et structurés²⁵ ». Dot poursuit en précisant que « le mythomane [à la différence du simple menteur] a besoin d'un public, non pour le distraire [...], mais pour se persuader de la réalité du monde qu'il se crée²⁶ ».

Jean M. Sutter affirme que « le mythomane vit pleinement son travail d'invention ; il s'y engage tout entier, sans réserver comme le menteur une part de lui-même pour jouer le rôle du juge et de spectateur. Aussi, dans ses fables, mêle-t-il intimement le réel et la fiction, ce qui l'aide d'ailleurs à les faire croire plus facilement²⁷ ». En fait, le mythomane vit constamment entre la réalité et la fiction ; il passe d'un monde à l'autre sans s'en rendre compte. Il se base toutefois sur le réel pour forger son monde imaginaire.

1.4.1 Le mythomane et son auditoire

Si la réalité, pour le petit enfant, est ce qu'il croit ; pour le mythomane, c'est ce que l'on croit. Car il se doit d'être cru, sinon tout s'écroule et son monde imaginaire n'a plus raison d'être. Le mythomane se doit également d'être le plus précis possible. Voilà pourquoi « il s'alimente au réel, y puise des fragments de vérité²⁸ ». Il ne laisse rien au hasard. Il pense à tout. Chaque détail se doit d'être le plus près de la vérité, pour que l'on puisse croire à sa fabulation.

Pour Marcel Eck, « le véritable mythomane construit une histoire cohérente, pour lui tout au moins, histoire qu'il s'efforce de rendre crédible pour autrui. Il finit par croire à sa fabulation et cela dans la mesure où l'entourage le croit²⁹ ». Et dans la plupart des cas, cela s'élabore dans

²⁵ Dot, *op. cit.*, p. 152-153.

²⁶ *Ibid.*, p. 153.

²⁷ Sutter, *op. cit.*, p. 78.

²⁸ Cyrulnik, *op. cit.*, p. 12.

²⁹ Eck, *op. cit.*, p. 114.

un long processus qui tend à s'étendre considérablement dans le temps. Pour Guy Durandin, « le mythomane [...] ne se contente pas de prendre ses désirs pour des réalités, ou de nier une réalité pénible. [Le mythomane] cherche [...] à modifier le monde réel à son profit, *par l'intermédiaire* de la croyance d'autrui³⁰. »

Tous profils confondus, le mythomane apparaît souvent comme la première victime de ses mensonges, qu'il peine lui-même à distinguer de la vérité.

Il est intéressant de noter que l'individu mythomane ne se sert pas de ses mensonges pour arriver à des fins pratiques, tel que l'escroc le ferait par exemple pour extorquer des fonds. Il est souvent recommandé de ne pas écouter les mensonges du mythomane, au risque de l'ancrer plus encore dans cette fausse réalité qu'il a choisie par confort. Cela va donc à l'encontre des principes de neutralité et d'écoute bienveillante accompagnant la thérapie psychanalytique. De même, il est peu utile d'argumenter avec un individu mythomane sur la véracité de ses propos, au risque de provoquer une obstination qui ne pourrait qu'aggraver le problème. Une solution recommandée par nombre de psychiatres consiste à placer le mythomane en face de la situation déniée afin de l'aider à prendre conscience de sa fausseté.

Il ne faut surtout pas oublier que les mensonges sont l'oxygène du mythomane. Il a besoin d'eux pour exister. Il ne peut s'empêcher de mentir. C'est cet automatisme irrépessible, fonctionnant en roue libre, qui fait de la mythomanie une maladie grave, et des mythomanes, des êtres fascinants et angoissants.

Nous avons tous des fantasmes qui nous permettent de protéger notre narcissisme, notre amour propre, face aux coups durs. Mais généralement, nous savons que nos fantasmes ne sont que des fantasmes, et nous les gardons pour nous (sauf, ponctuellement, quand nous avons envie de bien paraître, face à une personne dont nous cherchons l'admiration). Ce n'est pas le cas du mythomane, qui, lui, les vit sans recul.

Ainsi, le mythomane, par une sorte de décision de l'inconscient, et pour éviter les frustrations, s'enfermera dans un univers factice. Le psychiatre Michel Neyraut compare d'ailleurs son existence à une partie de poker, dans laquelle le mythomane ne connaîtrait même pas son jeu.

³⁰ Durandin, *op. cit.*, p. 348.

Il abat ses cartes, ses affabulations, « et si personne ne s'est récréé, c'est peut-être que cette carte était la bonne. Au fond, toute carte peut être la bonne³¹ ».

1.4.2 Qu'arrive-t-il lorsque le mythomane est découvert ?

Le pire pour un mythomane est d'être placé face à son mensonge et de perdre ainsi sa raison d'être. Lorsqu'il est découvert, le mythomane embraye immédiatement sur une nouvelle affabulation. Démasqué, le mythomane vit ce moment – à la fois tant attendu et redouté – de façon excessivement angoissante, et il est souvent incapable d'y faire face. Certains mythomanes vont s'enfoncer davantage dans leurs mensonges, d'autres peuvent éprouver une dépression qui les amène à s'isoler ou fuir dans un ailleurs où tout peut être recommencé. Cet événement est extrêmement mal vécu. Mais il ne sert à rien de dire à un mythomane qu'il ment. C'est une position qu'il ne comprend pas. Il estime que faute de preuves contradictoires, le bénéfice du doute doit lui revenir. C'est la raison pour laquelle « le mythomane ne cherche pas à sortir de la situation par désir de rentrer dans la vérité³² ».

Le sujet mythomane a-t-il des chances de guérison ? L'analyse psychiatrique, par le biais de différentes techniques d'anamnèse, peut l'aider à retrouver les causes profondes de son trouble. Il est alors mieux armé pour en guérir, s'il le souhaite.

S'il est amené à suivre une thérapie, c'est presque toujours à la demande de son entourage, inquiet pour lui, fatigué de ses frasques, de ses errances. Or, pour qu'une thérapie fonctionne, il est nécessaire que la personne qui présente des symptômes soit demandeuse. Lorsqu'il est pris d'angoisse – c'est-à-dire quand sa machine à fabuler se détraque –, le mythomane peut être tenté d'entamer un travail sur lui-même, mais dès que l'angoisse s'apaise, le désir devient moins urgent.

Dans son inconscient, comme le précise Paul Ekman, « il préfère l'excitante jouissance du mensonge au plaisir tranquille de la réalité ordinaire³³ ». De plus, une thérapie est une rencontre avec la vérité, perspective plutôt inintéressante pour un être qui fuit le vrai.

³¹ Michel Neyraut, *Le transfert : Étude psychanalytique*, Paris : PUF, p. 198.

³² Eck, *op. cit.*, p. 114.

³³ Durandin, *op. cit.*, p. 67.

1.4.3 Le mythomane est-il sociable ?

Il faut dire que le mythomane est un être social même si sa personnalité est altérée. Metteur en scène d'une aventure personnelle à haut risque, il va aller de plus en plus loin dans ses défis. Son symptôme paradoxal, qui est la recherche permanente d'un défi à l'autorité, peut l'amener facilement à des provocations de plus en plus poussées. Mais il n'en demeure pas moins que le mythomane est quelque peu handicapé (socialement parlant), car il reste dans son monde. Lorsque son entourage apprend la vérité sur ses mensonges, il réagit de façon négative. Le mythomane continue de mentir, alors que les autres connaissent à présent la vérité, ce qui le différencie du menteur.

Marcel Eck en arrive à la conclusion que « nous sommes tous un peu mythomanes dans nos rêves dirigés ou non³⁴ ». En effet, qui n'a pas rêvé, éveillé, qu'il réussissait des hauts faits ? Qui n'a pas accompli en rêve des forfaits alors qu'il sait fort bien qu'il n'osera jamais les commettre au cours de sa vie réelle ? Mais, à la différence du mythomane, nous sommes conscients de la réalité de notre vie, nous sommes aptes à faire la distinction entre le réel et l'imaginaire.

Conclusion

Dans ce bref chapitre, nous avons tenté d'éclaircir rapidement certaines ambiguïtés relatives au mensonge par rapport à la mythomanie. Nous avons voulu montrer que, contrairement au mensonge, la mythomanie prend racine dans un univers fictionnel et dans lequel le sujet finit par confondre réalité et imaginaire. En d'autres mots, le mythomane souffre d'un trouble de la personnalité ; il est inconscient de mentir puisqu'il ne s'identifie que par l'imaginaire.

Avec lui, tout est faux, mais tout est plausible ; tout est virtuel, mais rien n'est désordonné ; tout est « possible », mais rien n'est vérifiable...

³⁴ *Ibid.*, p. 136.